Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 10

Artikel: Robe de soie : [suite]
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de fleurs, et que l'orchestre Lamoureux s'y est fait entendre à plusieurs reprises.

Un spirituel écrivain, M. Albert Millaud, a trouvé dans cette innovation le sujet d'une fine et amusante boutade intitulée : la *Messe civile*, publiée dans le *Figaro*. La voici :

La salle de la mairie au troisième arrondissement. Au fond, l'estrade, avec des tentures de velours et d'or. A gauche, un orgue. Deux heures sonnent. Entrent les mariés, leurs familles, les témoins, qui vont s'installer sur des banquettes, devant l'estrade. L'orgue joue une marche, qui peut être funèbre, au gré des familles.

Tout le monde est installé. Silence solennel. Prélude d'orgue. Arrivent par la gauche quatre garçons de bureau en habit à la française :

LES QUATRE GARÇONS

Nous, garçons de bureau, nous précédons le

[maire,

Qui va vaquer à de solennels soins.

Levez-vous tous, mariés, père et mère,

Assistants et témoins...

Voici le maire avec ses deux adjoints.

(Entre le maire.)

C'est moi qui suis le maire,

Très solennel de face et de profil.

Monsieur le secrétaire,

Lisez-nous le contrat civil...

(L'orgue exécute un trémolo très doux, pendant lequel le secrétaire donne lecture des actes. *Solo d'orgue. Le maire se lève.*)

LE MAIRE

Levez-vous.

Jeunes époux,

Ecoutez-moi... Suivez bien le programme :

O jeune homme à l'œil ébloui,

Vous acceptez madame

Pour votre femme ?

LE MARIÉ

Oui ! oui ! oui !

LE MAIRE

Et vous, mademoiselle,

O lys à peine épanoui,

Vous acceptez monsieur pour votre époux [fidèle ?

LA MARIÉE

Oui ! oui ! oui ! oui !

LE MAIRE

Je n'ai plus, selon la mode,

Qu'à vous lire, devant tout ce tas d'assistants,

Les articles de notre code,

Deux cent douze et suivants.

TOUS

Nous écoutons tous en silence.

LE MAIRE, lisant.

Se doivent les époux, et mutuellement,

Fidélité, secours, puis assistance.

La femme à son mari doit de l'obéissance ;

A sa femme l'époux doit un bon traitement.

TOUS

Amen ! Amen ! Amen !

LE MAIRE

Et maintenant, époux, amis, tous, père et

Que votre hymen [mère,

Soit prospère !

TOUS

Amen ! Amen !...

LE MAIRE

Que le dieu de l'hymen pour vous soit peu [féroce.

Allez-vous-en, gens de la noce.

Tout est fini, tout est complet.

(Orgue. Sortie du cortège.)

LES GARÇONS, à la porte.

N'oubliez pas les garçons, s'il vous plaît.

(L'orgue reprend la marche funèbre. Tout le monde est ému.)

ALBERT MILLAUD.

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

IV

Le dimanche suivant, qui donc aurait pu reconnaître ma voisine Rose lorsqu'elle s'en alla à la messe ? Comme le brillant costume de soie bleue, découpé et ruché, la toque de paille fine à longue plume blanche, les gants frais, les bottines vernies, l'ombrelle blanche et bleue, laissaient loin, oh ! bien loin ! la robe de percale déjà vieille, le chapeau de paille un peu fané et l'encas brun des anciens jours !

Naturellement cette toilette de Rose fit une sensation énorme. Pour la voir passer, les locataires se mirent tous à leurs croisées ; la concierge s'élança, empressée, du fond de sa loge. Et madame Bourrichon, qui servait une cliente, s'arrêta brusquement, la main et le cornet en l'air.

— Regardez-la donc, cette mamzelle Rose ! — s'écria-t-elle. — Comme elle est fière et pimpante, ce matin ! Ma foi son costume n'est pas mal ; mais ma robe gorge de pigeon me va bien mieux encore... C'est égal ! ce n'est pas se mettre d'une manière conforme à sa position. Voilà une jeune personne qui tournera mal, — acheva l'épicière, retournant à sa boîte à café.

Mais notre surprise à tous fut loin d'égaliser celle de ce pauvre Louis Morel, lorsqu'il fut admis, ce même jour, dans l'après-midi, au bonheur imprévu de contempler la toilette de Rose.

Il se trouvait en fonds, sans doute, car c'était le premier dimanche du mois, et il venait proposer à ses amies de prendre un fiacre pour gagner la gare de Vincennes, et aller manger une friture à Saint-Maur. Quand je le vis paraître dans la cour, donnant le bras à la grand-mère, il contemplait encore sa fiancée avec des regards éblouis. Il semblait gêné, presque effrayé, de marcher à côté d'elle ; il était prêt à se sentir contraint, humilié, ainsi qu'il l'était tous les jours.

— Il est bien bon, en vérité ! Mais si maladroit, si gauche ! — me dit Rose, le lendemain. — On aurait dit qu'il me prenait pour une princesse, et qu'il était gêné de s'asseoir à côté de moi. Et justement, en changeant mon assiette, il a laissé tomber sur moi un petit poisson frit... Si je n'avais pas eu soin de bien étaler ma serviette, voyez un peu ce qui serait arrivé !

Puis, nouvel incident et surprise nouvelle. Un jour de la semaine suivante, Rose, pour reporter ses gravures, m'apparut en frais costume de chiné noir et gris.

Il fallait une petite toilette simple, mais élégante, pour *seconder* le beau costume bleu.

Puis, quelques jours plus tard, Rose ne rentra pas seule. Une jeune fille fort gentille, mais paraissant quelque peu étourdie, l'accompagnait, et monta chez elle, où elles causèrent longtemps ensemble, et un peu avec la bonne maman.

C'était, — me dit plus tard Rose, — une jeune coloriste qu'elle avait rencontrée au bureau du journal.

— A mon âge, on a besoin d'amies, — ajouta-t-elle d'un petit air résolu. — Et, jusqu'ici, je n'osais pas en faire ; tout sim-

plement parce que je n'avais pas de toilette, voyez-vous... Mais j'ai bien vu, après tout, que j'avais tort, car monsieur Morel, tout honnête et savant qu'il soit, n'est pas toujours fort amusant.

— Ce pauvre monsieur Louis ! — répondis-je, en secouant la tête. Il deviendra certainement jaloux de cette nouvelle amie, s'il la voit dimanche prochain.

— Oh ! il ne viendra pas, — répondit vivement Rosette. — Adeline et moi, nous allons à la fête de Saint-Germain.

— Deux jeunes filles, toutes seules dans cette cohue !... Ce n'est guère convenable, ni possible, à ce qu'il me semble.

— Oh ! nous n'irons pas seules. Adeline a sa tante, et aussi un cousin qui viendra avec nous. Un jeune homme fort bien sous tous les rapports, un des premiers commis du *Bonheur des dames*... Vous le verrez, il viendra nous voir un de ces jours.

Je ne sais pourquoi j'eus peur, en entendant ces simples mots. N'ayant, à la vérité, d'autres droits que ceux que me donnait une bonne, mais bien récente connaissance, j'allais adresser quelques représentations, hasarder quelques conseils, lorsque d'en bas la concierge m'appela, m'annonçant une visite.

Lorsque je rentrai chez moi, après un petit voyage d'une quinzaine de jours, je fus fort étonné de voir qu'il y avait grande réception chez ma voisine Rose. Pas de table de travail, de godets ni de pinceaux, mais la nappe blanche d'un souper qui laissait voir les restes d'une boîte de sardines et d'un jambonneau, avec un panier de fraises et un fromage à la crème.

Auprès de la fenêtre, la grand-mère en bonnet blanc bien tuyauté, et parée pour la circonstance d'un petit châle à grandes fleurs, causait avec une femme d'un certain âge, dont le costume, le type, les traits, rappelaient assez ceux des vendeuses du Temple ou des marchandes à la toilette.

C'était évidemment la tante de mademoiselle Adeline que je voyais avec Rose et son cousin, dans la chambre de la grand-mère. J'examinai avec attention le jeune homme inconnu qui, — peut-être parce que je portais quelque intérêt à ce pauvre Louis Morel, — ne me plut que médiocrement. Sa contenance était cependant aisée et gracieuse, son costume irréprochable. Il avait, de plus, un de ces jolis visages frais, lisses, rosés, rasés, qui paraissent faits de toute éternité pour représenter, de façon authentique et palpable, le commerce des nouveautés, ou briller dans toute leur nullité sur les feuillets d'un journal de modes.

— Je croyais cependant que ma chère petite voisine avait du goût, me disais-je.

(A suivre)

Lè vòtès dào 15 dè Mâ.

II

— Eh bin, Sami, te volliàvè onco mè demandà oquì ?

— Oï, Abran, y'é ruminà à cein que te m'as de. A l'ourè, seimbiè bin que t'as réson ; mà se elliào qu'ont dâi pliacès dè la Confédérachon n'ein sont pas conteints dinsè, porquì lè preignont-te ?